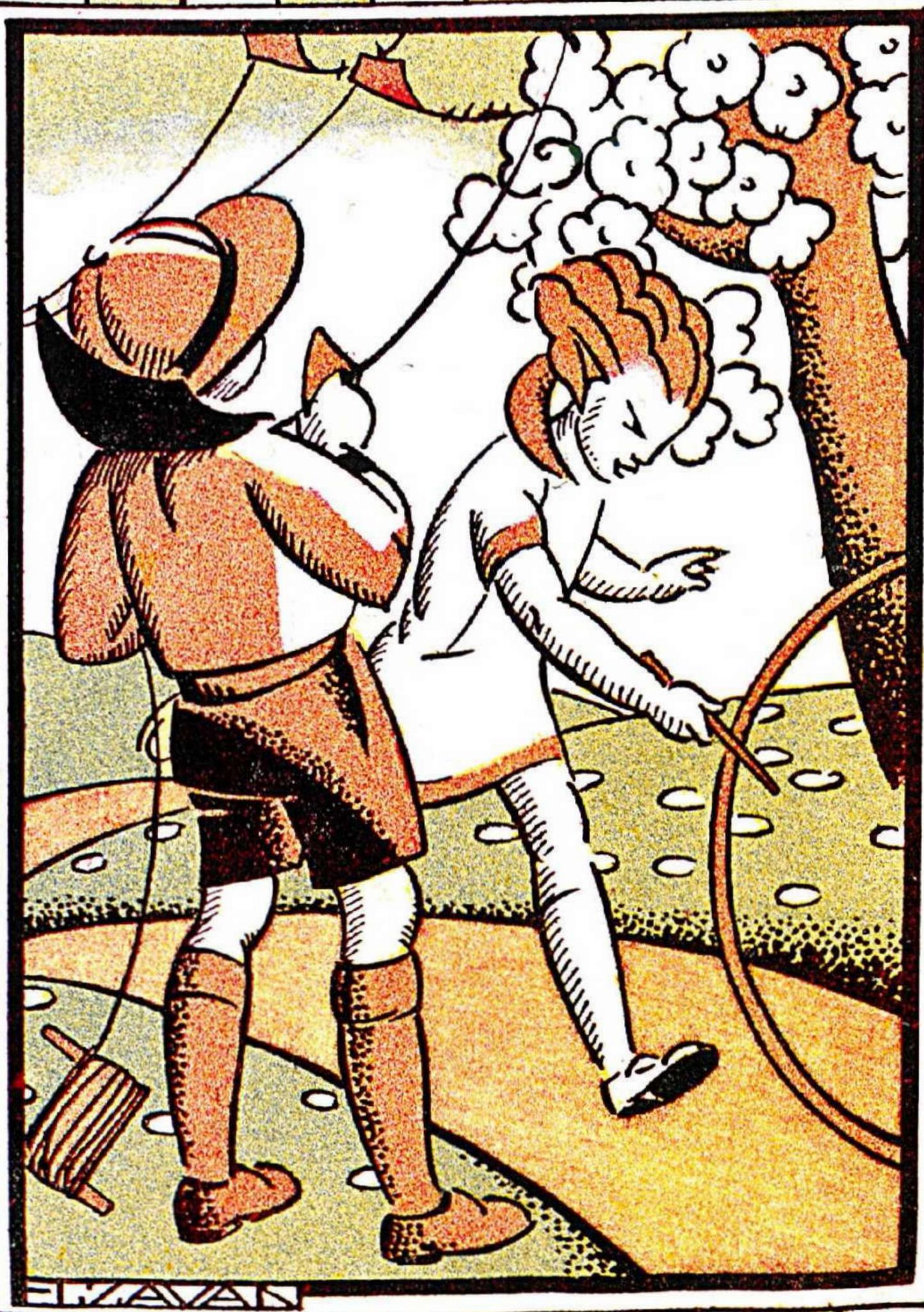


CONTES POUR ENFANTS



ÉGARÉS

L. OPDEBEEK-ÉDITEUR-ANVERS

Contes pour Enfants

A. HANS

—

EGARÉS

et

Autres contes.

L. OPDEBEEK - Editeur - ANVERS.

— 1928 —

E G A R É S .

Deux frères, Jean et Louis, jouaient devant la porte avec leur petite sœur, Marie. Près d'eux un grand chien était couché sur le sol.

— " Voilà Bello ! dit la petite Marie. Elle alla vers le chien et le caressa.

Jean et Louis, au contraire, taquinèrent l'animal ; ils lui tiraient les oreilles et la queue.

— " Ne faites pas cela ! dit la petite sœur. Laissez Bello en paix, c'est un si bon chien ! N'est ce pas, mon Bello ?

Et la petite posa la main sur le dos du chien.

— " Tu parles à Bello comme si tu parlais à une personne ! dit Jean en riant.

— " Il me comprend, riposta Marie. N'est ce pas, Bello, que nous nous comprenons ?

— " Bah ! ce n'est qu'un chien ! dit Louis. Et, lorsque je lui tire la queue, il ne le sent même pas !

— " Ses oreilles non plus, reprit Jean. Ne fais donc pas de ces manières avec ce chien !

On eut dit que le chien comprenait tout cela. Il se leva, lécha les mains de la petite Marie, et s'en alla. Marie le suivit, il l'attendit, et ils s'éloignèrent de la compagnie.

**

Quelques jours après, Jean, Louis et Marie se promenaient dans le bois, qui se trouvait non loin de leur maison. Ce bois était très grand ; il était facile de s'y égarer.

— Nous resterons à la lisière, et y cueillerons des fleurs, avait dit Jean, en demandant la permission à la mère.

Mais Jean n'était pas très obéissant.

— Je connais très bien le chemin, avait-il dit à Louis et à Marie. Suivez-moi hardiment. Je ne m'égarerai pas. Et

là-bas, on trouve de bien plus belles fleurs, et il y a même des fruits, de ces petites baies noires ! „

— „ Mais mère l'a défendu, fit observer Marie.

— „ Elle ne sait pas nous voir ici, riposta Louis. Ce méchant Louis ! Un garçon de dix ans donner de si mauvais exemples à sa sœur, qui n'a que six ans !

— „ Si tu ne veux pas venir, tu n'as qu'à rester ici, dit Jean. Viens Louis !

La petite n'osait pas rester seule. Elle suivit ses méchants garnements de frères.

La promenade amusa beaucoup les enfants.

Ils coururent deci, delà, une demi-heure durant.

Mais la petite sœur s'inquiéta.

— „ N'allons-nous pas rentrer ? demanda-t-elle.

— „ Bientôt, répondit Louis., Je veux d'abord attraper ce beau papillon !

Les enfants se mirent à la poursuite de la gracieuse bête ; Jean et Louis lui lancèrent leur casquette, mais en vain. Le papillon s'éleva trop haut : il préférait la liberté des bois aux mains cruelles des petits.

— „ Maintenant, nous allons rentrer. Je suis sûr qu'il est bien cinq heures, dit Louis.

— „ Connais-tu la route ? demanda la petite Marie.

— „ Mais oui ! C'est d'ailleurs très facile ! Suivez-moi par ici !

Les enfants suivirent le sentier que leur indiquait Louis. Au bout d'un quart d'heure ils arrivèrent au bord d'un ruisseau.

— „ Nous n'y sommes pas ! dit Jean.

— „ C'est ma foi vrai ! s'écria Louis, l'ainé. Nous aurions dû prendre l'autre direction. Revenons donc sur nos pas.

— „ Et je suis déjà si fatiguée ! dit la petite Marie.

— „ Nous serons bientôt à la maison, promit le grand frère.

Mais si Louis promettait vite, il ne tenait pas sa promesse aussi facilement.

Après une nouvelle heure de marche, les petits, au lieu

de se rapprocher du logis, n'avaient fait que s'en éloigner davantage.

Que faire à présent ?

La petite Marie tenait à peine sur ses jambes. Elle s'assit au pied d'un arbre et se mit à pleurer.

— „ Ah ! gémit-elle, mère sera bien fâchée ! Et les lions et les loups viendront nous dévorer.

Elle se couvrit le visage de ses petites mains, et les larmes lui mouillaient les doigts.

— „ Il n'y a ni lions ni loups dans ce bois, dit Louis. Prends patience ; dès que tu seras reposée, nous chercherons encore le bon chemin. „

Notre héros était en mauvaise posture : il était obligé de reconnaître qu'il ne trouvait plus la route, lui qui avait dit avec tant d'assurance qu'il ne s'égarerait pas.

Il avait peur lui même, à présent, le grand garçon ; et comme il se repentait d'avoir désobéi !

— „ Il ne faut pas pleurer, dit-il à la petite Marie. Père se mettra à notre recherche.

— „ Il ne nous trouvera pas, riposta la fillette en sanglotant, nous ne reverrons plus... ni père... ni petite mère... „

C'en était trop pour Louis. Il se mit à pleurer lui même. Il n'avait plus son assurance de tout à l'heure, lorsqu'il disait à sa sœur : si tu as peur, tu n'as qu'à rester ici !

Entretemps, les heures se passaient. Le soleil se coucha.

— „ La nuit vient, balbutia Marie. Et nous voilà perdus dans le bois. J'ai peur. Ah papa ! Ah petite mère ! „

Mais les parents ne pouvaient entendre cette frêle voix éplorée qui les appelait.

— „ Cherchons encore, proposa Jean.

— „ Les pieds me font si mal, gémit Marie.

— „ Viens, Jean, dit le coupable enfant, nous prendrons Marie entre nous deux et nous marcherons lentement.

Tout à coup, des aboiements retentirent dans le bois.

— „ Un chien ? s'écria Jean.

— „ C'est Bello ? Ici, Bello ? nous voici !

Quelques moments après, le brave chien gambadait autour de la petite fille.

Le fidèle animal n'était pas seul. Il avait montré la route au père de nos petits vagabonds.

— " Je suis bien aise de vous avoir retrouvés, dit le père, en embrassant ses enfants. Hâtons nous de rentrer, car mère pleure, tellement elle est inquiète. "

Le père prit la petite Marie sur son bras robuste. Le chien les précédait en gambadant.



La mère les attendait à la porte. Le chien avait annoncé leur venue. Je vous laisse à penser le bonheur de la mère en retrouvant ses chers petits sains et saufs.

Louis n'osait pas lever les yeux.

Le père le réprimanda sévèrement.

— " Je ne te châtierai pas, dit-il en terminant, je te crois assez puni, mais vous n'irez plus jamais seuls au bois.

Le gamin implora son pardon. Il promit de ne plus jamais être désobéissant.

Sa mère l'embrassa et lui dit :

— " Louis, tu m'as fait beaucoup de chagrin. J'espère

que ce sera la dernière fois. Si pourtant Bello n'avait pas retrouvé vos traces. Je frémis d'y songer. "

Quelques instants après, la petite Marie demanda à ses frères :

— Eh bien ? Tourmenterez-vous encore Bello ?

— Non, non, jamais, jamais plus ! s'écria Jean.

— Celà, c'est fini, dit Louis. Je sais à présent qu'un chien est un bon et fidèle animal, sinon Bello n'aurait pas aboyé si joyeusement en te retrouvant, Marie. "

— " Vous pouvez vous montrer reconnaissants envers Bello, ajouta le père, qui avait entendu cette conversation. Je vous ai cherché une demi-heure durant sans vous trouver. Inquiet, j'ai appelé le chien et je lui ai dit : cherche Marie, Jean et Louis. Bello m'a compris et m'a indiqué la route. "

Jean et Louis tinrent parole. Ils se montrèrent obéissants et au lieu de tourmenter Bello, ils imitèrent la petite Marie : ils le caressaient et jouaient avec lui. Le chien était devenu leur ami.

UNE EXCURSION.

Louis avait pu accompagner papa et maman.

C'était un jeudi, par une belle après-midi. A une heure, une voiture attelée de deux chevaux, s'arrêta devant la porte.

Louis et ses parents y entrèrent. Les chevaux se mirent à galoper et notre ami s'amusa comme un roi. Il rencontra quelques petits camarades, qui eussent bien voulu être à sa place.

Le cocher, au sortir de la ville, prit une route bordée d'arbres. Toujours en avant ! Ces chevaux semblaient ignorer la fatigue !

— Je ne pourrais courir si longtemps, se dit Louis. Ils doivent avoir des poumons solides !

Finalement, l'on prit un chemin de traverse. Il n'était pas pavé, il n'y avait que du sable, et les chevaux marchaient au pas ici...

Bientôt la voiture s'arrêta devant une grande porte.

— Allons, descends ! cria le père à Louis. Nous sommes chez l'Oncle Léon !

Louis connaissait l'Oncle Léon, mais il n'était jamais allé le visiter.

Les parents avaient habité jadis une autre ville. Ils n'avaient déménagé que depuis une quinzaine de jours.

— Nous habitons non loin de l'Oncle Léon, avait dit le père, et nous irons lui rendre visite.

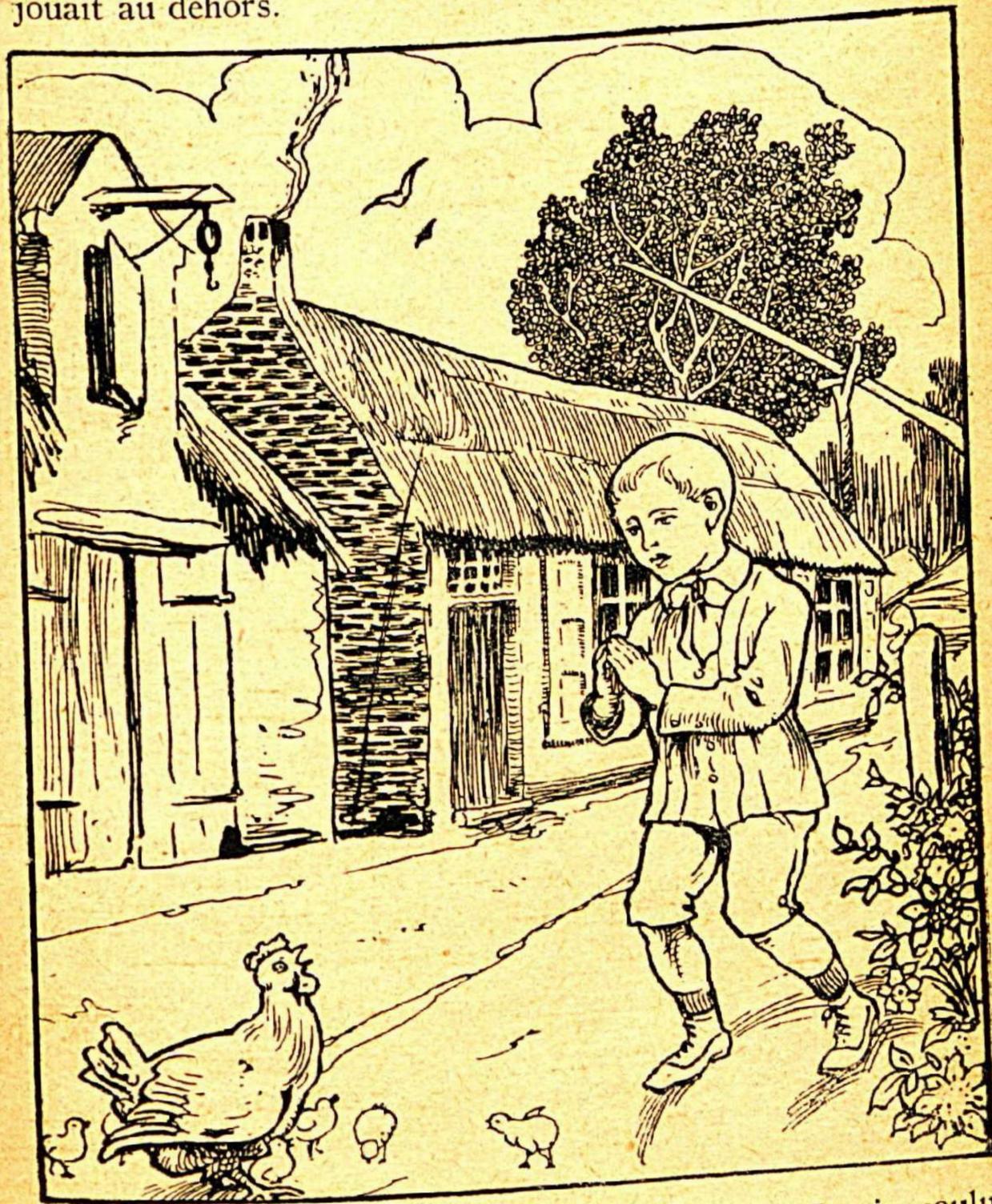
Et ils y étaient à présent ! Son Oncle avait une grande ferme.

L'Oncle Léon attendait les visiteurs. Il vint à leur rencontre et leur souhaita la bienvenue.

— Ah, voilà Louis ! dit-il, comme le voilà devenu grand !

Et c'est sur les épaules de son Oncle, que Léon fit son entrée dans la ferme. Oui, il était fort, le fermier !

Dans la maison, ils trouvèrent la tante. Elle aussi, se montra heureuse de revoir ses parents. Le père et la mère s'entretenaient avec l'Oncle et la tante. Entretemps, Louis jouait au dehors.



Les poules picoriaient autour de la ferme. Louis voulut se montrer grand garçon.

— Je veux chasser ces poules dans leur cage, se dit-il.

Il frappa dans ses mains, et les poules s'enfuirent.

Il y avait une grosse poule, qui avait auprès d'elle beaucoup de petits poussins.

Le petit voulut prendre un de ces poussins. Mais comme la mère poule se fâcha à cette vue ! Elle battit des ailes et se mit à glousser.

Oh ! comme Louis avait peur ! Il s'enfuit en criant. Il laissa désormais les poules en paix.

Maman lui fit signe de rentrer.

— Ton Oncle a quelque chose à te demander, dit-elle.

Léon était curieux.

— Aimes-tu les cerises ? demanda l'Oncle.

Belle demande ! qui n'aime pas ces fruits délicieux ?

— Viens ! dit encore l'Oncle.

Léon le suivit. Le fermier le conduisit au verger.

— Tends ta casquette ! dit-il.

Et il cueillit beaucoup de cerises, d'un grand arbre.

N'est-ce pas amusant de ne pas devoir acheter des cerises, mais de n'avoir qu'à les cueillir ?

Léon en mangea à bouche que veux-tu. L'Oncle emplit encore un panier, que Louis emporterait.

Louis trouva son Oncle le meilleur homme de la terre.

— Il faudra revenir lorsque les pommes et les poires seront mûres, dit le fermier.

Louis ne demandait pas mieux que de revenir aussi souvent qu'il en aurait la permission.

Le petit vit encore des chevaux, des vaches, des porcs, des moutons. Une truie avait huit porcelets auprès d'elle. Et Louis trouva que les petits étaient beaucoup plus jolis et plus propres que leur mère.

— Je n'ai pas peur des vaches ! dit notre petit ami.

Il se vantait, car une vache n'eut qu'à le regarder de travers, par simple curiosité ; notre Louis se cacha aussitôt derrière son Oncle.

— Il faut toujours se méfier, quand on soigne des animaux, dit l'Oncle. Les vaches, en général, ne font de mal à personne. Pourtant, il faut être prudent ! L'an dernier, cette rouge a donné un coup de cornes à notre servante.

J'étais heureusement non loin de là. Je chassai la bête avec un gros bâton ; sinon la servante eût pu être tuée. Et les chevaux donnent parfois des ruades. Même les porcs savent mordre cruellement ! Une chèvre, un bouc donnent des coups de cornes, un mouton des coups de tête.

— Tout à l'heure, la poule a voulu me piquer dans les jambes, raconta Louis.

— La mère-poule, sans doute ? s'informa l'Oncle.

— Celle qui est avec tous ses petits poussins !

— Prends garde de ne pas t'en approcher, mon garçon ! Elle protège ses poussins. Dans l'étang, nous avons deux cygnes. Ils pourraient aisément, d'un coup d'ailes, te casser un bras ou une jambe. Encore une fois, il faut être prudent avec les animaux !

Après avoir visité la ferme et ses dépendances, les visiteurs furent invités à se restaurer. On leur offrit d'excellent pain de seigle, du jambon, des œufs, du fromage, que sais-je encore ? Ils n'avaient qu'à choisir.

Vers le soir, papa, maman et Louis rentrèrent à la maison.

Le panier aux cerises fut placé à côté du garçonnet.

— Tu peux en manger quelques-unes en chemin ! dit le père, mais ne va pas me vider tout le panier !

Le retour fut délicieux.

— La soirée est belle ! dit la mère.

— En effet, dit papa. Voyez, là-bas le soleil se couche ! Comme c'est beau !

L'excursion avait été charmante.

Lorsque la voiture atteignit la ville, le cocher alluma les lanternes.

— Nous revenons à une heure convenable, dit la mère.

Et Louis se coucha plus tôt que de coutume. Même, quel miracle ! il demanda lui-même de pouvoir se coucher. Il avait sommeil, à cause de l'air de la campagne, assura papa.

Lorsqu'il se fut étendu dans son lit, il se crut de nouveau dans la voiture.

Cette voiture ne le mena pas auprès de l'Oncle Léon, mais au pays des songes !

L'HERBE PRÉCIEUSE.

Deux servantes de ferme, Brigitte et Walburge, s'acheminaient ensemble vers la ville, et chacune d'elles portait sur sa tête un lourd panier de fruits.

Brigitte ne cessait de se plaindre et de murmurer. Walburge, au contraire, riait et badinait sans relâche.

— Comment peux-tu rire ainsi ? demanda Brigitte à sa compagne. Ton panier est au moins aussi lourd que le mien, et tu n'es pas plus forte que moi.

Walburge lui répondit :

— C'est que j'ai ajouté à mon fardeau une certaine herbe qui me le rend tellement léger que je ne le sens plus.

— Ma foi, s'écria Brigitte, ce doit être une herbe bien précieuse. Je donnerais gros pour en avoir, afin d'alléger aussi ma charge. Dis-moi donc comment on la nomme.

Walburge répliqua :

— L'herbe précieuse qui a le pouvoir de rendre légers tous les fardeaux, s'appelle *patience*.

Le fardeau le plus lourd devient, en conscience,

Plus léger aussitôt après

Qu'on met un peu de patience,

Un peu de patience auprès.

(d'Après von Schmid.)

LA POSTE.

Père venait d'écrire une lettre. Il la mit dans une enveloppe, écrivit l'adresse et colla un timbre. Puis il dit à la petite Anna, sa fille :

— Va mettre cette lettre dans la boîte : de cette façon l'Oncle Victor l'aura demain.

La fillette obéit et revint bientôt.

— Père, dit-elle, voudrais-tu me raconter quelque chose.

— Que voudrais-tu donc savoir ?

— Vous m'avez dit : mets cette lettre dans la boîte, l'Oncle Victor l'aura demain.

— Mais oui !

— Mais comment est-ce possible ? Comment la lettre va-t-elle de la boîte chez l'Oncle ?

— Écoute, Anna ! Je vais te l'expliquer.

Tantôt un porteur viendra ouvrir la boîte. Il prendra toutes les lettres qui s'y trouveront et les mettra dans un sac, qu'il portera ensuite au bureau de poste.

L'Oncle Victor habite Bruxelles. Il y aura bien d'autres lettres pour Bruxelles. L'employé des postes classe toutes les lettres ; celles pour Bruxelles sont mises dans un sac, après qu'on a mis un cachet sur le timbre.

— Pourquoi met-on un cachet sur les timbres, demanda Anna ?

— Pour qu'on ne puisse plus les employer. Un timbre ne peut servir qu'une fois.

Je continue.

Je t'ai donc dit que toutes les lettres pour Bruxelles sont réunies dans un sac. Il y a d'autres lettres, pour Ostende, ou d'autres villes. On les met aussi dans des sacs. Mais nous ne parlons à présent que des lettres pour Bruxelles. Un homme prend le sac et le porte au train qui va à Bruxelles.

A l'arrivée du train, il y a également un homme qui prend réception du sac, et le porte au bureau de poste.

On y ouvre le sac et on trie les lettres. Toutes les correspondances pour la rue Royale et les rues environantes sont réunies. Un facteur les prend, et les porte à destination. Et de cette façon la lettre arrive chez l'Oncle Victor. As-tu compris ?

— Oui, père.

— Plus tard, je te raconterai encore des choses de la poste que tu ne saisisais pas encore.

— Il y a deux fentes dans la boîte aux lettres.

— Oui, une pour les lettres, l'autre pour les imprimés. Si on mêlait le tout, il arriverait qu'une lettre se glisserait dans les plis d'un journal. Il faut de l'ordre à la poste, sinon il se perdrait des lettres. Plus tard je te dirai comment on envoie de l'argent par la poste, et bien d'autres choses. Tu sauras quels grands services nous rend la poste et quels hommes utiles sont les postiers.

A L'ÉCOLE.

Les grandes vacances venaient de finir. Henri allait se rendre à l'école avec son frère André. Il était trop grand pour rester encore à l'école gardienne.



Le premier matin, la mère l'accompagna à l'école. Elle devait faire inscrire Henri. Lorsque cela fut fait, elle revint à la maison.

André et Henri se trouvaient donc à la cour. Oh ! combien de garçons y jouaient ! Beaucoup d'entre eux vinrent regarder les « nouveaux », donc aussi notre Henri. Celui-ci fut quelque peu intimidé.

— André, dit-il à son grand frère, il ne faut pas me quitter, il ne faut pas me laisser seul.

Mais... drelin, drelin... la cloche se mit à sonner.

André était déjà en troisième et Henri devait naturellement aller en première. Les deux petits durent donc se séparer.

Henri n'était nullement à son aise. Mais le monsieur vint à lui et lui donna la main. Puis il lui caressa la tête, disant : « Voilà donc Henri, tu as l'air d'un brave garçon ».

Les petits « nouveaux » apprirent à se mettre en rang. Le maître leur apprit aussi, où ils devaient pendre leur casquette. Ensuite il alla en classe avec eux. Il désigna une place à chacun. Henri fut mis à côté d'un garçon qui habitait dans la même rue que lui.

Ensuite, les garçons durent sortir, pour revenir encore dans la classe.

— Je veux voir, dit l'instituteur, si vous savez encore où vous devez vous mettre.

Henri n'avait pas oublié où se trouvait sa place. Plusieurs petits ne le savaient déjà plus. Mais le monsieur ne se fâcha pas. Au contraire, il se mit à rire, et leur indiqua leur place.

Puis il leur raconta quelque chose. Il leur apprit également une poésie. A dix heures, les élèves se retrouvèrent à la cour.

— J'y suis déjà habitué, dit Henri à André. Je n'ai plus peur. Nous avons un bon maître.

Et à midi, il dit la même chose à papa et à maman.